Chapitre 1 : Xuháaska

Par Hidelias

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Note : Cette fiction s'inspire de La Petite Maison dans la prairie (2026), mais respecte la chronologie des événements historiques réels. Je fais de mon mieux pour représenter l'histoire et les personnages osages avec respect, en m'appuyant principalement sur les ressources mises à disposition par l'Osage Nation.

J'ai choisi de ne pas écrire du point de vue d'un personnage osage. Christopher Côté a dit un jour, à propos de Killers of the Flower Moon, que raconter l'histoire de Mollie Burkhart de son point de vue 'demanderait d'être Osage', et cette réflexion m'est restée.

J'ai également préféré créer Nika plutôt que de transformer l'histoire de Little Puma en romance avec une jeune femme issue des familles de settlers, afin de préserver son point de vue et la colère qui caractérisaient son personnage dans la série.

Soutenir l'Osage Nation : pour en apprendre davantage sur l'histoire, la langue et la culture osages, n'hésitez pas à consulter Osage Culture, l'Osage Nation Museum et le podcast officiel de l'Osage Nation. Vous pouvez également soutenir directement des projets osages par l'intermédiaire de l'Osage Nation Foundation.

Lynn fut la première à se réveiller, ce matin-là. Comme bien souvent. Juste au moment où la lumière grise de l'aube commençait à filtrer par les volets clos de la petite maison où vivait sa famille.

La pièce unique était froide au matin, même en été, mais elle abritait presque tout ce que possédaient les Ashford. Le long du mur, des étagères solides accueillaient des assiettes et gobelets en fer-blanc, des serviettes et nappes pliées, et une seule rangée de livres, en bas. Les lits et les paillasses étaient disposés là où l'espace le permettait, avec quelques couvertures suspendues pour offrir un semblant d'intimité. Près de l'âtre, une lourde table était entourée de quatre chaises et deux tabourets, ainsi que d'un coffre qui servait tour à tour de rangement, de siège ou de plan de travail. C'était une maison modeste, mais bien bâtie,

fonctionnelle et soigneusement tenue.

Pendant un moment, Lynn resta sous sa couverture, à écouter les bruits familiers du sommeil de ses frères et de sa sœur. La respiration de Robbie était lente, Elias remuait sous ses couvertures, poussant Madeline à quelques protestations dans ses songes. Lynn les connaissait par coeur. À vingt et un ans et en tant qu'aînée de quatre, elle avait passé assez d'années à aider à s'occuper d'eux pour connaître leurs respirations aussi bien que la sienne.

Sa famille était arrivée au printemps 1869. Dans le Nord, les années qui avaient suivi la guerre avaient été difficiles et les revenus irréguliers, pour Jonas, son père, qui exerçait le métier de charpentier. Le prix de la nourriture et les impondérables de la vie - notamment la santé fragile de Hazel, sa mère - avaient eu raison de leurs maigres économies. L'écho de terrains disponibles à l'Ouest leur était parvenu, les récits de villages qui naissaient de la main des pionniers, et avec eux 'une seconde chance' pour une vie meilleure. Ils avaient hésité, pleuré les dernières attaches qu'ils avaient encore dans l'Ohio, et finalement pris la route. La route vers les premières charpentes d'Independence.

Independence avait poussé dans la prairie, d'abord sous la forme de cabanes isolées, puis de quelques bâtiments et maisons encore séparés par de larges espaces d'herbes libres. Les rues existaient encore surtout dans les intentions des gens, mais en un an, ce qui n'était qu'un rêve était officiellement devenu un 'village', avec désormais un hôtel, un magasin général, plusieurs scieries et un moulin à farine. Le travail ne manquait pas pour Jonas, et la famille respirait enfin.

La maison elle-même portait la marque du savoir-faire de son père, et Lynn affectionnait ces murs plus robustes que ceux de beaucoup des logis érigés par leurs voisins. La porte s'ajustait parfaitement à son chambranle, et même la table avait été rabotée jusqu'à ce qu'Hazel puisse y passer un chiffon sans que le tissu s'accroche à des échardes. Jonas avait fabriqué de ses propres mains presque tout ce qu'ils possédaient et qui pouvait l'être. Ce qui ne pouvait pas, les Ashford s'en passaient encore, malgré tout.

Jonas parlait de l'avenir comme il le faisait d'une chaise ou d'un toit : quelque chose que l'on pouvait planifier, dessiner, mesurer avec soin, ajuster pièce après pièce, rendre solide à force de persévérance. Et Lynn voulait le croire.

Dans le lit de ses parents, la mère de Lynn toussa. Sa santé n'avait jamais été robuste, et malheureusement leur vie exigeait de l'être. Certains matins, l'épuisement restait visible sur son visage bien après son réveil, d'autres fois, des accès de faiblesse la contraignaient à abandonner son ouvrage et s'asseoir. Chaque jour, son père et elle continuaient de s'assurer qu'ils ne manquaient de rien, surtout Elias et Maddie qui - après tout - n'avaient pas encore eu dix ans. Malgré tout, Lynn avait appris très tôt à remarquer ce qui devait être fait, et s'y

employer avant qu'on ne le lui demande.

Un avantage était la confiance qu'on lui accordait, et avec elle une certaine liberté. Lynn pouvait rester à écouter le roulis de la rivière ou s'attarder un peu en ville : ses parents savaient qu'elle prendrait sa part du travail, comme elle l'avait toujours fait, et souvent davantage. Elle avait appris à lire très jeune auprès de Hazel, qui avait travaillé dans une bibliothèque dans l'Ohio. Elle aimait les romans autant que les récits de voyage, mais plus encore, elle aimait comprendre les gens.

Elle resta allongée encore un instant, les yeux ouverts vers le plafond. De l'extérieur lui parvint le chant clair d'une sturnelle, qui semblait annoncer à son tour que le jour était levé. Dans la prairie, leur maison paraissait si petite, presque dérisoire. Tout autour, les hautes herbes s'étendaient à perte de vue sous des ciels sans fin, avec, au loin, des lignes d'arbres marquant des cours d'eau qu'elle connaissait désormais bien. Elle aimait ce paysage, même si elle en connaissait maintenant la rudesse des hivers et les feux de broussailles. Plus que d'autres, peut-être, Lynn avait conscience qu'ils n'étaient pas grand-chose au milieu de cette immensité. Et, au fond d'elle, elle acceptait cet état de fait.

Après avoir finalement repoussé sa couverture, elle enfila une robe de tous les jours, tressa sommairement ses cheveux et traversa la pièce, délibérément pieds nus. Elle jeta un dernier regard à ceux qui dormaient encore, puis souleva le loquet aussi silencieusement que possible. Cette fois encore, ce serait elle qui irait puiser l'eau du matin au puits.

La sturnelle chanta à nouveau et, d'un coup, l'air encore frais de ce matin d'été lui saisit les joues. Devant elle, la prairie s'étendait sous un mince voile de brume. Elle inspira profondément l'odeur des graminées humides et de la terre encore froide, mêlée à l'âpreté des cendres du feu de la veille. Il y avait toutefois autre chose dans l'air. Quelque chose qu'elle ne savait pas nommer.

Pendant quelques instants, Lynn resta simplement là, le seau sous son bras. Puis un grondement sourd monta de la Prairie. Des sabots, martelant la tourbe dans un son régulier.

Lynn se figea.

En un an, elle avait aussi compris que certains des sentiers, ici, n'avaient pas été tracés par les gens d'Independence. Que certains feux de camp n'avaient pas été allumés par eux. Régulièrement, des empreintes de sabots apparaissaient dans la terre au-delà de leur enclos. Quand ils avaient quitté l'Ohio, son père avait évoqué cet endroit comme 'une page blanche à écrire', mais Lynn s'octroyait le droit de se demander si l'expression convenait, lorsqu'on

s'installait là où d'autres gens vivaient déjà.

Peu à peu, des formes se dessinèrent dans la brume. D’abord seulement des masses sombres, hautes et mouvantes au gré du pas des chevaux soufflant de la buée blanche par leurs naseaux. Des robes crème ou pie, des queues noires ou acajou, des bêtes sveltes mais puissantes, avançant en longue file. Puis les hommes se distinguèrent de leurs montures, à mesure qu'ils approchaient.

Certains portaient des pagnes et des jambières, laissant leur torse découvert malgré la fraîcheur du matin, d’autres avaient gardé une couverture ou un vêtement de peau autour des épaules. Les mocassins, les étoffes et les ornements variaient d’un homme à l’autre, tout comme leurs coiffures : parfois rasées de près sauf pour une section soigneusement laissée plus longue, parfois fixées ou ornées d’une plume. Tous étaient vêtus pour monter, marcher et chasser, chacun portait à sa manière l'expression de ce qu'il était.

Un homme âgé tenait une longue lance droite contre lui, un autre avait posé son arc en travers de ses cuisses, ses flèches rangées derrière son épaule. Certains chevaux portaient des paquets solidement attachés ou des peaux roulées, rapportées de la chasse. Les corps et les visages - jeunes ou burinés, souvent fatigués - étaient peints chez certains, laissés nus chez d’autres. Leurs regards effleuraient parfois la maison des Ashford avant de revenir à la piste, brefs et mesurés.

Ce n’était pas la première fois que Lynn les voyait : elle avait parfois aperçu des cavaliers traversant la Prairie, généralement assez loin pour seulement se dessiner comme des silhouettes sombres, se déplaçant entre l’herbe et le ciel. Elle savait que leurs villages et leurs camps se trouvaient au-delà des chemins familiers qu’empruntait sa famille, et que ces terrains de chasse, ces rivières et ces pistes leur appartenaient depuis bien avant que les premières maisons d'Independence ne soient dressées.

En ville, on regardait les Osages avec peur, mépris, ou parfois un respect inquiet. Tous savaient, au fond, que les nouveaux venus étaient les colons. Mais la plupart avaient quitté ailleurs la pauvreté ou l’incertitude, et bien peu choisissaient de repartir vers ce qu’ils avaient fui.

Le regard de Lynn tomba un instant sur les herbes. Tout cela, elle aussi le savait. Ce matin, pourtant, si près de la maison pour la première fois, les Osages devinrent autre chose pour elle que des présences lointaines. Ils avaient des visages où se lisait la fatigue de la chasse, mais aussi, lorsqu’ils passaient devant la maison, une gravité qu’elle ne pouvait ignorer. Certains paraissaient solennels, presque sombres.

L’un des hommes les plus âgés tourna la tête. Son regard parcourut lentement les planches entreposées en vue de la construction de leur nouvelle grange, puis s’arrêta enfin sur Lynn.

"Xuháaska", dit-il doucement.

Le mot ne signifiait rien pour Lynn, mais elle comprit au regard de l’homme qu’il la désignait, elle, ou peut-être tout ce qui se trouvait derrière elle. Aucun des autres cavaliers ne répondit. Le vieil homme avait déjà détourné les yeux et poursuivait sa route.

Soudain, toutefois, l’un des chasseurs tourna la tête. Ses yeux, soulignés de pigment sombre, rencontrèrent ceux de Lynn, et elle retint son souffle.

Il ne paraissait avoir qu’un an ou deux de plus qu’elle. De taille moyenne dans le cortège, mince, le dos droit sur son cheval, il avait les épaules nues et de longues marques tracées sur sa peau sombre. Ses cheveux étaient rasés de près par endroits, plus longs à d’autres, soigneusement apprêtés et ornés de quelques plumes qui soulignaient la sévérité de son profil. Pourtant, son visage était jeune, presque paradoxalement pour l’expression qu’il portait.

Ses yeux sombres restèrent posés sur elle un instant, et Lynn ne parvint pas à les soutenir, peut-être pour le pigment sombre qui les rendait saisissants, peut-être parce qu'aucune curiosité amicale ne les traversait. Elle réporta son regard sur le pas de son cheval, qu'il montait souplement, sans aucune raideur, l'un et l'autre accomplissant un seul mouvement.

Aucun autre mot ne fut prononcé. Troublée par une culpabilité qu’elle ne savait pas encore très bien nommer, Lynn resta à fixer la terre où s’accumulaient les marques de sabots.

Lorsqu’elle osa les relever, le cortège s’éloignait déjà. Du cavalier qui l'avait regardée, elle ne voyait plus que le dos droit, se balançant légèrement au pas du cheval pie. Parmi tous les autres, elle le reconnaissait encore et le fixa tant qu'elle le put. Jusqu’à ce que la brume finisse par l’engloutir lui aussi, et emporter le bruit des sabots.

Lynn resta immobile devant la maison, le seau toujours coincé sous le bras, ses yeux sur les herbes hautes. Derrière elle, la porte grinça.

"Ne reste pas plantée là."

Son père se tenait immobile sur le seuil. Sa voix était plus sèche qu'à l'ordinaire, et il regardait lui aussi dans la direction où les cavaliers avaient disparu.

"Ils n'aiment pas nous voir ici."

Lynn se tourna vers lui.

"Je crois qu'ils ont de bonnes raisons pour ça."

Jonas posa une main ferme sur son épaule.

"Rentre."

Elle voulut protester, mais quelque chose sur le visage de son père l'en empêcha : cette expression qui était la sienne lorsqu'il avait peur, mais ne l'admettrait pas. Elle serra la mâchoire, l'anse de son seau resté vide, et il ajouta :

"Maintenant."

??????? [Xuháaska] - White person, Caucasian.

Ref: https://www.osageculture.com/language/dictionary/english-osage

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés